

Mylène Bouchard à Yvon Rivard **Chut !**

Mylène Bouchard

Numéro 144, février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bouchard, M. (2015). Mylène Bouchard à Yvon Rivard : chut ! *Moebius*, (144), 129–132.

Chut!

Cher Yvon,

J'ai toujours aimé écrire des lettres dans une certaine fureur poétique. J'ai écrit beaucoup (beaucoup) de lettres, de lettres d'amour. Même jeune. À dix ans, douze ans, avec mon gros feutre rouge. Ce n'était pas très subtil. La lettre d'amour remplace les mots d'amour qu'on aurait à dire à la personne devant nous, les mots d'amour qui ne veulent pas sortir, imparfaits, mais qui atterrissent si simplement dans une lettre. *Le geste d'écriture nous rapproche terriblement. J'ai toujours écrit à mes amoureux.* Je m'adresse à vous. Votre œuvre est un fabuleux objet amoureux.

Je saisis aujourd'hui une occasion dorée. Écrire à un écrivain vivant.

Me passe en tête : Yvon Rivard est vivant. Je le lis tout le temps. Je lui écris parfois.

Tout à coup, je réalise ma chance. Que ce que j'écris va être lu par vous, et par d'autres. Que ma lettre que je voudrais confidentielle, intérieure, va se déployer bien grande, comme on ouvre un parachute à quatre mille mètres d'altitude. Un parachute dans le ciel sur lequel on pourra lire une lettre entière, comme une projection sur un écran de neige. Des mots suspendus, des émotions authentiques, qui descendent sur les gens, par les couloirs de vent. Spectacle aérien, avec du contenu, et des pauses pour respirer. Un vol plané, silencieux (il y a *chut!* dans *parachuté*), et un écrivain qui se tait, qui se contente de regarder, bon public, immobile dans son imperturbabilité, contenté. Une lettre pour *poser un regard sur*. Lettre en forme de vision, de vue d'ensemble, de subjectivité. Missive dans un sac à dos de camouflage, en mission non militaire. Parachute pas comme les autres, comme pas un, avec pas d'risque de ne pas s'ouvrir (la lettre veut que le saut soit garanti, avec ses sensations). Triste, triste, une lettre qui n'atteint pas sa destination, qui dans la chute

s'éparpille sur le sol, ou pire, celle qu'on retourne à la maison avec, sur l'enveloppe, l'inscription « décédé ».

Je rougis de vous écrire et de publier la lettre. Je m'y autorise et je rougis de plus belle et j'assume ma couleur. Je fais le saut, tire sur la corde. Se dépaquette le grand tissu. La correspondance est un prétexte à l'écriture. En silence, je vous écris, Yvon, et je me demande comment sortir du prétexte, comment arriver au texte. *Sortir du tourisme. Entrer dans le voyage.* (Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*) En vous rappelant comment on s'est connus? En vous expliquant ce dont je traiterai dans ma thèse (verra-t-elle le jour?) sur votre œuvre, sur les amours bonnes? Rien de tout ça ou toutes ces réponses.

Ne plus réfléchir maintenant, continuer d'écrire. Là, maintenant.

L'écriture pour moi constitue un état extrêmement silencieux. Je me souviens de ce passage dans *Le bout cassé de tous les chemins* dans lequel vous dites ne pas vous intéresser, en tant que professeur de création littéraire, ni à *l'art de la fiction* ni *au jeu de l'écriture*, mais davantage à *l'espace littéraire*, à *ce qui est en jeu dans l'écriture*, à *la solitude de l'écrivain*, à *l'épreuve du silence*. Je crois que l'écriture commence là où le silence s'installe. On peut plus ou moins le provoquer. Il y a deux silences qui existent: *le silence* – qu'on décèle quand on cesse toute activité, qui n'est plus une fois qu'il est nommé – et *le silence de l'écriture* – qui agit sur l'écrivain qui écrit.

Où commencerait le silence de l'écriture?

Je me prépare, je fais les cent pas. Et je suis lancée. (*Chut.*) Et je ne sais pas comment ça se produit. Qu'est-ce qui agit? La sensation qu'il va se passer quelque chose d'important: c'est l'état qui me fait écrire, je crois. Je ne sais pas quand ça commence mais je sais quand ça finit. Parce que le silence revient. L'écriture se tait. Et là, je quitte ma voix et je reviens chez nous. (*Chut.*) Le silence est partout dans l'écriture. (*Chut.*) Où s'élève le silence dans un texte littéraire? En musique, c'est entre deux notes. En écriture, je dis que le silence nous questionne entre chaque phrase. Il me questionne sur la nécessité d'écrire. Entre deux points, entre deux phrases, il y a ça qui existe. C'est ce silence même qui pourrait me faire taire complètement. Même en ayant plein de choses à dire, à

écrire, le silence pourrait me faire taire complètement. Je pourrais écrire jusqu'à ne plus savoir quoi dire et le silence pourrait toujours me clouer le bec.

Je me terre dans un silence. (*Chut.*) J'en attrape un qui passe. (*Chut.*) Je perçois la voix de l'écriture, celle qui invite. Pour ça, j'écoute. Il y a toute cette musique ou musicalité, cette voix, ce rythme. C'est silencieux, l'écriture. Je célèbre cela. C'est rendre service à la langue que de l'aimer. (*Chut.*) Ça s'oppose le langage et le silence. Peut-être même plus que bruit et silence. Dans le bruit, c'est difficile de communiquer. Le bruit, c'est davantage un tintamarre qu'il faut laisser aller. Si tout le monde parlait en même temps, on ne pourrait pas distinguer la voix. Il y aurait bien des voix mais on ne pourrait pas entendre la nôtre. « Une multitude de voix équivaut à un silence : tout le monde parle, personne n'écoute » disait Duras lors d'une entrevue. Le bruit et le silence, c'est pareil.

(*Chut.*)

Écrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit. C'est reposant un écrivain, souvent, ça écoute beaucoup. (Marguerite Duras, *Écrire*) J'imagine constamment Duras dans ses grandes maisons, ses différents appartements, ses chambres d'hôtel, en train de vivre, de passer au travers, *l'épreuve*. Duras est arrivée dans ma vie avec la réelle possibilité de réaliser ce rêve qui était chez moi, à vingt ans, celui d'être une écrivaine, une grande écrivaine. Comme elle. Je me projetais en elle. Il y a eu alors dans mon écriture une phase Duras. Des phrases courtes, saccadées. Des répétitions. Des contradictions, ce que j'apprécie particulièrement dans son œuvre, parce que ça suggère fortement que les idées existent pour qu'on en débattenne. Et non qu'on s'en formalise. J'ai voulu être Duras et j'ai, à un certain moment, posé une limite. On ne peut pas vouloir être Duras : seule dans une immense maison ou dans une chambre d'hôtel, alcoolique – un mot qui ressemble tant à « mélancolique ». On peut vouloir être fascinante comme Duras, mais je ne veux plus désormais tout d'elle. Que je respecte inconditionnellement. Je me demande néanmoins quelle écrivaine je veux être. Je veux moins le silence de Duras que sa parole. L'écrivain est dans la parole. Et la parole, si elle ne porte aucune vision, se volatilise. Du vent. Je suis sérieuse avec ça. C'est comme

ça, je suis une personne sérieuse qui pense et se pose trop de questions, je le dis. (*Chut.*) L'écrivain est quelqu'un qui est totalement conscient de ce qu'il produit, qui fait des choix responsables. Les effets de sa création sur le lecteur sont bienfaiteurs, libérateurs, et vont jusqu'à *sauver la vie*. Je suppose que tout écrivain avant d'écrire devrait avoir en tête les questions: Comment un être humain doit-il vivre? Et mourir? Sauver des vies, la vie, est-il le rôle de l'écrivain? Et si l'écrivain était celui qui enseignait le mieux l'amour? Chose certaine, il y a, dans un interstice, une vérité – sinon, comment pourrions-nous *prendre les œuvres au sérieux au point de leur confier nos vies?* (Yvon Rivard, *Personne n'est une île*) Je parcours des montagnes de questions.

Je suis facilement entrée en contact avec vous (les artistes québécois sont accessibles, ne se promènent pas dans la rue accompagnés de leurs gardes du corps). La première fois que je vous ai adressé la parole, lors de grands ateliers internationaux universitaires à Québec, j'avais exprimé que je m'en voulais de ne jamais avoir tenté d'entrer en contact avec Roland Giguère, du temps qu'il était vivant, il n'y a pas si longtemps (je n'avais plus la couche aux fesses, j'aurais pu lui écrire et faire descendre une lettre en parachute au-dessus de la rivière des Mille-Îles). Il me tarde d'ailleurs d'en parachuter d'autres – je ne dois plus attendre – à mes contemporains sans garde du corps.

J'étais venue sans gêne m'asseoir à votre table. Nous en étions au café/dessert. Dans l'après-midi, vous aviez prononcé une communication (le chapitre «Le combat intérieur d'Hubert Aquin» dans *Une idée simple*), qui a littéralement changé le cours de mon existence, qui a fait de moi une spécialiste de l'amour dans la littérature (moi l'amoureuse au feutre rouge de dix, douze ans, qui écrit). Ce jour-là est inscrit partout où je respire.

Je me grise depuis de votre œuvre qui me sauve.

Je le dis tout bas.

(*Chut!*)

Mes amitiés, vivant Yvon.

Mylène Bouchard